

Jean-Pierre Drapier

Que peut-on savoir du savoir inconscient du passant * ?

Dans une correspondance, Flaubert écrit : « La bêtise, c'est de vouloir conclure. » Bêtise à entendre moins sur le fait de conclure – cela peut se faire tout seul, à notre insu – que sur le vouloir, vouloir qui ignore que chaque réponse apportée, chaque pas réalisé appelle de nouvelles questions, de nouveaux pas à réaliser.

D'ailleurs, conclure n'est le plus souvent qu'un effet de langage, voire un artifice de celui-ci, et avec le savoir inconscient il ne s'agit pas de cela. Pour Oury, lecteur de Lacan, le paradoxe est le suivant : « La distance entre le langage parlé, écrit et ce qu'on appelle *lalangue*, qu'on ignore mais qui est là, est ce à partir de quoi notre vie va se construire. Ce qu'on appelle comprendre, dont le "*vouloir conclure*" est une forme illusoire, c'est traduire, c'est passer d'une couche à l'autre du mille-feuille qui nous constitue. C'est passer d'une couche à l'autre de cette infinie stratification que nous sommes, en direction de quelque chose d'inaccessible, et qui nous est le plus singulier, *lalangue*¹. » D'ailleurs, Oury avoue sa répugnance à utiliser le terme qu'il juge galvaudé d'inconscient et lui préfère comme équivalent *lalangue*.

Cela me paraît congruent avec la position de Lacan lui-même dans le séminaire que nous venons d'étudier cette année :

– « Ce savoir, en tant que c'est dans le gîte de *lalangue* qu'il repose, veut dire l'inconscient² » ;

* Intervention faite à Paris le 13 juin 2013 lors de la soirée de clôture du séminaire de l'EPFCL « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ».

1. J. Oury et M. Depassé, *À quelle heure passe le train ?*, *Conversations sur la folie*, Paris, Calmann-Lévy, 2006, p. 126.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 129.

- « C'est parce qu'il y a l'inconscient, à savoir *lalangue* en tant que c'est de cohabitation avec elle que se définit un être appelé l'être parlant, que le signifiant peut être appelé à faire signe ³. »

Pas n'importe quel signifiant : « Le signifiant Un n'est pas un signifiant quelconque ⁴ », « le S1, signifiant-maître qui assure l'unité, l'unité de la copulation du sujet avec le savoir ⁵ ».

Et c'est là qu'en fait de conclusion je voudrais frayer une nouvelle question : « Que peut-on savoir du savoir inconscient du passant ? » Ce qui peut se dire : « Y a-t-il une pertinence à la passe ? » Ce qui peut se dire aussi : « Qu'y a-t-il de transmissible d'une expérience singulière ? » Certes le but premier de Lacan n'était pas tant cette transmission que de « garantir le rapport de l'analyste à la formation qu'elle dispense ⁶ », de rechercher « la marque » laissée par le désêtre et « la rencontre avec l'impasse ultime », pour reprendre une expression de Colette Sepel ⁷.

Certes, certes... mais force est de constater que le dispositif accouche bien peu souvent de cette reconnaissance et que les nominations sont rares. Entre 2002 et 2012 il y a eu douze nominations pour quatre-vingt-cinq passants. C'est-à-dire moins d'une nomination par cartel. Si tout l'intérêt du dispositif se résumait aux nominations, le travail du cartel, qui dure deux ans, serait bien ennuyeux et frustrant. Or c'est passionnant et gratifiant. C'est donc qu'il y a un intérêt autre – une gratification autre. D'ailleurs, cette gratification, nous en retrouvons la trace dans les réponses faites un par un au passant qui n'est pas nommé :

- remerciement pour « le témoignage précis du parcours analytique » ;

- appréciation positive de « l'authenticité du témoignage de passe » ;

- reconnaissance qu'« il y a de l'analyse » ou, pour une autre, « des effets de son analyse ». Mais la nomination ne se fait pas sur la

3. *Ibid.*, p. 131.

4. *Ibid.*, p. 130.

5. « Proposition du 9 octobre 1967 », dans *Annuaire 2011*, EPFCL, p. 102.

6. C. Sepel, « Pourquoi la passe ? », *Wunsch*, n° 10, janvier 2011, p. 62.

7. L. Izcovich, « Savoir faire avec *lalangue* », *Mensuel*, n° 79, Paris, EPFCL, avril 2013, p. 33.

base d'une analyse thérapeutique ou simplement d'effets thérapeutiques ou d'un bouger subjectif.

Même si le cartel n'a pu nommer, car il n'a pas « repéré le passage à l'analyste » pour l'un ou « n'a pas pu repérer les éléments d'un virage qui... » pour l'autre, on sent bien dans ces réponses qu'il y a dans les cartels un affect de satisfaction. Satisfaction liée à ce qui est transmis du passant aux passeurs et des passeurs au cartel par le truchement du langage, c'est-à-dire par le truchement de l'élaboration que permet le langage.

Mais, « si le langage permet l'usage d'une référence commune et permet donc de communiquer, il n'en reste pas moins qu'il ne permet pas de capter *lalangue*⁸ », comme le relevait Luis Izcovich dans son commentaire de la leçon du 26 juin. Or l'inconscient est fait de *lalangue* et celle-ci « sert à de tout autres choses que la communication⁹ », en particulier « à l'élaboration d'un savoir qui échappe en grande partie à l'être parlant¹⁰ ». Lacan enfonce le clou en précisant : « L'inconscient est un savoir, un savoir faire avec *lalangue*. Et ce qu'on sait faire avec *lalangue* dépasse de beaucoup ce dont on peut rendre compte au titre au langage¹¹. »

Alors comment repérer un savoir-faire nouveau avec *lalangue*, un savoir-faire avec le réel de l'inconscient qui signerait ce virage à l'analyste et de ce fait permettrait la nomination ?

Il y a ce que l'on peut déduire de la dernière leçon d'*Encore* : les affects énigmatiques surgis en fin d'analyse et « qui vont beaucoup plus loin que ce que l'être parlant supporte de savoir énoncé¹² ». Ils sont la marque des effets dans le réel de *lalangue*.

Il y a ce que proposait Colette Soler en décembre 2010 : un style de discours qui fait mouche. Car « si les signifiants viennent de l'Autre [du langage donc] [...] le style, lui, ne vient pas de l'Autre ; il serait plutôt l'index de la séparation, de ce que Lacan appelait à une époque l'entrée dans le réel¹³ ». Or, « si le style est bien manifestation

8. L. Izcovich, « Savoir-faire avec *lalangue* », *Mensuel*, n° 79, avril 2013, p. 33.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 126.

10. *Ibid.*, p. 127.

11. *Ibid.*

12. C. Soler, « Styles de passe », *Wunsch*, n° 10, *op. cit.*, p. 44.

13. *Ibid.*

énigmatique du rapport du savoir inconscient, comment ne répercuterait-il pas le changement de fin d'analyse, soit le franchissement de l'horreur de savoir ¹⁴ » ?

Il y a sans doute un mixte des deux dans ce qu'écrivait le cartel n° 3 du CIG 2008-2010 à propos de la nomination qu'elle avait effectuée, effectuée à l'unanimité comme quelque chose qui s'imposait à tous : ce qui s'est dégagé est quelque chose du côté du ton du témoignage, « sans pathos, sur le ton léger de la nouvelle [...] qui parvenait ainsi à transmettre la place certaine de ce qui fait l'inconscient, telle qu'elle se marque dans un avant et un après l'analyse ¹⁵ », et quelque chose du côté « d'être touché par la touche de réel qui se dégage de cette passe », c'est-à-dire d'une part « la tuché, une rencontre avec le réel » et d'autre part « le côté impressionniste, par petites touches, hors de toute démonstration bruyante et didactique ¹⁶ ».

Être sensible au style, au ton, être touché, etc. Il ne s'agit pas d'un savoir lié au langage mais bien de ce qui en celui-ci s'infiltré de la *lalangue*. La nomination repose moins sur une élucubration de savoir liée au langage que sur ce quelque chose qui passe au-delà de l'écran du langage.

14. *Ibid.*, p. 45.

15. F. Farias, J.-P. Drapier, J.-J. Gorog, M. E. Lisman et C. Sepel, « Ce qui nous a convaincus », *Wunsch*, n° 9, mai 2010, p. 50.

16. *Ibid.*, p. 51.